

Mesdames,

Messieurs.

Le mois de mai 1945 nous a apporté la victoire mais cette victoire, comme nous l'avons payée cher ! A peine avions-nous la joie immense de voir revenir nos déportés, nos prisonniers de guerre, nos requis du travail, que les récits des horreurs subies par eux en Allemagne nous faisaient dresser les cheveux sur la tête. La France apparaissait une fois de plus comme une victime torturée, comme un pays abattu, sur lequel s'acharnait un adversaire implacable. Et cela suivait les pertes des combats de la Libération où, souvent, des Français, insuffisamment armés, victimes de dénonciations, désorganisés par les arrestations, étaient malmenés par des troupes allemandes aguerries et puissamment équipées.

Aussi, malgré la douleur que nous éprouvons aujourd'hui au souvenir des cinq braves tombés à St-Algis et Sains-Richaumont, est-ce avec fierté que nous enregistrons, dans le combat du 7 Juillet, une victoire nette des F.F.I. sur la Gestapo. Le bilan peut en effet se résumer ainsi : un maquis encerclé puis dégagé, le matériel de guerre détruit par les Français avant leur départ, quatre tués du côté français et, du côté allemand, douze tués comptant parmi les

.../...

éléments les plus actifs de la Gestapo de St-Quentin.

Ce que fut ce combat de St-Algis, vous le savez. C'était le 7 Juillet; les Alliés avaient débarqué en Normandie depuis un mois. L'Allemand sentait la meute à ses trousses, était inquiet, nerveux, implacable. Les hommes de St-Algis, très occupés par des parachutages successifs ou même simultanés, restaient au P.C. du maquis en nombre réduit : 12, y compris le chef de zone. A 10 heures 20, un guetteur arrive en courant et signale quatre voitures allemandes arrêtées en haut du village de St-Algis, dont les occupants, descendus, discutent vivement sur une carte. En même temps, des camions chargés de troupes, convergent d'Hirson, de Vervins, de Guise, vers le maquis. L'alerte est rapidement donnée. Il n'est que temps : la première rafale qui abat le gendarme BACHIMONT retentit à 10 heures 30. Puis c'est le combat inégal; les allemands utilisent de petits mortiers pour déloger les maquisards et se ruent par centaines sur le cantonnement. Les Français font tête, résistent, repoussent à la grenade l'ennemi qui s'était avancé jusqu'au bâtiment, pendant que deux radio français et un aide radio anglais continuent à émettre tranquillement au milieu de la bataille. Mais le cercle se resserre. Le chef de zone se rend compte que la résistance ne peut durer; il décide de détruire d'abord les papiers et le matériel puis de tenter une sortie. En même temps les émetteurs radio cessent leur émission et se joignent

.../...

aux combattants. La destruction du matériel s'effectue sans perte mais la sortie sera une affaire meurtrière. Les 12 hommes se divisent en trois groupes de quatre, le premier attaquant à la grenade, les deux autres, en principe, à la mitrailleuse. Le premier groupe comprend les gendarmes CARON et DROIT, le radio ANNOEPÉL et le chef de zone déjà blessé à deux reprises avant la sortie. Durant son bond, le radio est tué d'une balle en plein front, le gendarme DROIT reçoit une balle dans le ventre, les deux survivants attaquent, l'un à la grenade, l'autre à la mitrailleuse. Le deuxième groupe les rejoint, laissant sur le terrain le gendarme POLVENT, la jambe fracassée. Le troisième groupe passe sans perte. Les Allemands, qui n'ont pas compris la manoeuvre, se ruent alors sur le cantonnement, achèvent les trois blessés, pendant que les survivants, suivant le lit d'un ruisseau, se regroupent à deux kilomètres.

Ces pertes cruelles suivaient la mort du Chef départemental B.O.A., le Capitaine BISSON, alias DUPRÉ. BISSON était un combattant d'élite, qui avait dû quitter son département d'origine, l'Oise, devant les poursuites de la Gestapo. Petit, trapu, l'air bourru, BISSON était le meilleur des camarades; il joignait à une témérité presque folle un grand dévouement à ses amis et un esprit de sacrifice complet à la cause de la Résistance. Le 30 Juin, il part en auto pour conduire un petit chargement d'armes et de munitions à 30 kilomètres de distance. Il est accompagné du Sous-Lieutenant

.../...

BATAILLE, du soldat MARCEL et du soldat MERLIN, frère du chef de zone. Après avoir franchi un premier barrage à quelques kilomètres de Sains-Richaumont, en se faisant passer pour la Police Française, il se heurte, à l'entrée de Sains-Richaumont, à une soixantaine d'Allemands armés de fusils et de mitraillettes, qui barrent la route. Avant que que cri de : " Police Française " ait pu être prononcé pour obtenir le passage, les Allemands tirent une rafale de mitraillette; les maquisards ripostent; le chauffeur appuie sur l'accélérateur mais MERLIN est atteint légèrement et le Capitaine BISSON mortellement. Ses camarades échappent à la capture et laissent le cadavre dans la voiture durant toute la nuit. Au petit jour, des résistants conduisent la voiture en sûreté et, la nuit suivante, une trentaine de maquisards viennent chercher le corps de leur chef pour l'enterrer pieusement dans une propriété de Lemé.

Tels sont les titres de gloire du maquis de St-Algis. Nombreux sont dans notre France les exemples d'héroïsme semblables et bien des régions ont un martyrologe aussi glorieux que la nôtre. Il appartient à chacune d'elles de maintenir le culte pieux de ses morts au combat, de créer des lieux de pèlerinage pour les jeunes générations afin de développer en elles le goût du risque, l'amour de la Patrie et la volonté de sacrifice intégral.

Que les familles éplorées qui nous entourent

.../...

n'oublent jamais les fruits qu'a portés le sacrifice de leurs disparus. C'est par une somme de tels héroïsmes, de tels dévouements, que la France a survécu; c'est par de tels exemples que les survivants verront leur route tracée et pourront pousser, d'un commun effort, vers le relèvement du pays, jusqu'à sa grandeur passée.